

# Une épisode de la guerre d'Espagne en 1810

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 7

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1454>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les délits des habitants employés à l'exploitation, s'ils les commettent sur les lieux du travail<sup>1</sup>.

En 1565, par une transaction entre l'abbé et ses feudataires de Bagnes, le seigneur-abbé *relâchait* tous les droits qu'il avait sur leurs biens, moyennant la somme de 8000 florins une fois payés et une redevance annuelle de 96 moutons gras.

(*A suivre*).

Louis COURTHION.

---

### UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE EN 1810.

Nous empruntons à la consciencieuse et substantielle étude biographique de M. Max de Diesbach sur le **général Charles-Emmanuel von der Weid** (1786-1845) l'épisode suivant. Il s'agit des troupes françaises (parmi lesquelles plusieurs bataillons suisses) du général Dupont, qui, prisonnières après la capitulation de Baylen (juillet 1808), sont dirigées d'abord sur Cadix, puis sur Cabrera, et enfin arrivent, le 28 juin 1809, à Palma, dans l'île Majorque, où elles sont internées au castel Bourbone, « vaste caserne alors inoccupée, qui domine la mer et les fortifications de Palma. »

Déjà une fois, le 10 août 1809, le peuple de Palma était venu devant la caserne demandant le massacre des prisonniers, mais il avait été apaisé par la fermeté et l'énergie de Reding<sup>2</sup>; cependant, la populace n'était pas calmée, elle attendait des circonstances plus favorables pour accomplir son funeste projet. Cette occasion fut donnée, le 12 mars 1810, par l'arrivée de trois vaisseaux venus des côtes d'Espagne. Ils portaient les habitants du littoral qui fuyaient leur patrie devant une nouvelle invasion

<sup>1</sup> Vers cette époque, on exploitait à Bagnes les mines d'argent de la forêt de Peilloz.

<sup>2</sup> Nazare de Reding, le frère du vainqueur de Baylen, était au service de l'Espagne et commandant de place à Palma.

française. Lorsque ces émigrés connurent la présence des prisonniers, ils éclatèrent en imprécations et demandèrent à grands cris le massacre de l'ennemi national. Sans perdre une minute, la populace de Palma se joint à eux et, semblable à des cannibales avides de sang humain, cette multitude se rue vers la caserne.

Le général de Reding, informé des dispositions de la populace, arrive aussitôt, accompagné du capitaine-général des îles Baléares. Reding amène avec lui toutes les troupes disponibles, afin de renforcer la garde de la caserne ; il place une ligne de sentinelles et ordonne de repousser les insurgés. Ses soldats sont malheureusement trop peu nombreux, les sentinelles sont renversées et la foule s'élance contre la porte de la caserne en criant : « Muerte a los Franceses ! » Au bruit qui éclatait au dehors, les prisonniers comprennent qu'il se passe quelque chose d'insolite, ils font des trous dans les planches qui fermaient les fenêtres du côté de la rue, et ils reconnaissent la gravité de la situation. Aussitôt ils arrachent les pieds des bancs et des tables, ils enlèvent le carrelage des allées, et ainsi armés ils descendent près de la porte, pour renforcer la garde ou vendre chèrement leur vie. La porte, munie d'une solide barricade, résiste aux efforts des assaillants qui, voyant l'inutilité de leurs attaques, vont chercher un canon sur les remparts ; ils le braquent contre l'entrée ; mais le général de Reding s'élance en avant, se place devant la gueule de la pièce et en impose à la multitude par son attitude héroïque. Profitant de ce moment d'hésitation, la garde fait une sortie, elle dégage son général, repousse la foule qui s'apaise et ramène le canon

où elle l'avait pris. Cela ne faisait pas l'affaire des meneurs qui redoublent d'efforts, ils enflamment de nouveau le peuple qui revient plus furieux que jamais vers la caserne. Le général de Reding voit que la conciliation est inutile, il ordonne le feu, les insurgés ripostent, des victimes tombent de part et d'autre.

Le péril est imminent, Reding n'a plus aucun espoir de ramener le calme, il voit l'impossibilité de se défendre plus longtemps contre le peuple qui revient avec de nouveaux canons. Il décide de mettre les Français en sûreté sur trois vaisseaux ancrés dans le port. Les prisonniers sont divisés en deux colonnes : la première doit traverser les rues et attirer sur elle l'attention de la foule ; les soldats, ayant à leur tête le capitaine-général, forment l'avant et l'arrière-garde, pendant qu'une double haie de moines doit protéger les Français contre la fureur de leurs ennemis ; l'archevêque porte le Saint-Sacrement, on chemine ainsi à travers les rues étroites de la ville. Malgré cette sauvegarde, les plus exaltés se faufilent à travers les religieux, et ils jouent du poignard avec l'habileté dont la race espagnole est douée. Plusieurs officiers tombent morts ou blessés. Lorsque les efforts de la multitude deviennent trop menaçants une clochette retentit, l'archevêque se retourne, il donne la bénédiction, tout le monde tombe à genoux, ces fanatiques cachent le couteau qui vient d'immoler leurs semblables, et profondément inclinés, ils font dévotement le signe de la croix. Les prisonniers arrivent enfin au port, après mille dangers, et peuvent s'embarquer sur les navires qui les attendent.

Pendant ce temps, Reding forme une seconde

colonne avec ceux qui étaient restés à la caserne. Il fait percer le mur de la cour, afin de gagner par ce passage le chemin de ronde qui suit les fortifications. Le vaillant général se met seul à la tête du détachement qu'il espère pouvoir conduire, sans être aperçu, jusqu'auprès des navires. Le projet allait réussir, les prisonniers touchaient déjà au rivage, lorsqu'ils furent remarqués par quelques femmes qui donnèrent l'éveil en poussant de grands cris. Les émeutiers voient cette nouvelle proie, ils s'élancent aussitôt. Reding, l'épée à la main, hâte l'embarquement, il couvre de son corps plusieurs officiers qui allaient être massacrés, mais il ne peut pas protéger tout le monde ; le capitaine Dittlinger, de Berne, est blessé à ses côtés, d'autres sont poignardés ou jetés à la mer, ils se noient misérablement, car les Espagnols, au lieu de leur venir en aide, les frappent à grands coups de rames. Enfin plusieurs sont sauvés ; parmi ces derniers se trouve le capitaine von der Weid. De même que la plupart des officiers suisses, il était dans la colonne conduite par Reding. Il faisait des efforts inouïs pour gagner du terrain, mais au moment où il allait atteindre le rivage, il fut saisi par les égorgeurs. Pendant qu'il se débattait, un bissac qu'il portait suspendu à son épaule, s'échappe et roule à terre, en tombant le sac s'entr'ouvre, quelques pièces d'or en sortent et s'éparpillent sur le sol. A cette vue, les assassins lâchent leur victime et se précipitent sur cette proie. Von der Weid profite de la diversion et peut enfin monter sur un bateau. Tout danger n'est pas passé, les pierres tombent dru comme grêle sur l'embarcation. Un autre navire est tout à côté, il veut sauter dessus, mais il n'y

parvient pas et tombe à l'eau. Il va périr écrasé entre les deux navires, lorsque Sonnenberg l'aperçoit, se jette à l'eau, saisit son ami par les cheveux et l'aide à remonter sur le pont. Le capitaine de Sonnenberg, élevé sur les bords du lac de Lucerne, était un excellent nageur.

Dès que ce tragique embarquement fut terminé, les navires levèrent l'ancre et, le 15 mars 1810, ils arrivaient devant Cabrera. Quel ne fut pas l'effroi des officiers à la vue de cette île de malheur ; l'aspect de leurs camarades restés à Cabrera n'était pas fait pour leur remonter le moral. C'était de véritables cadavres ambulants, à peine vêtus de quelques haillons, d'autres étaient même complètement nus, car il y avait environ deux ans qu'ils étaient captifs, et depuis lors aucune distribution de vêtements n'avait eu lieu.

La position de Charles von der Weid était surtout bien triste ; les brigands de Palma, en le dépouillant de son sac, lui avaient enlevé tout son avoir : plus de linge, aucun vêtement de rechange et point d'argent pour remplacer ce qui manquait ; il ne lui restait que ce qu'il avait sur le corps. Cependant, il possédait une belle montre en or, il la vendit à un de ses camarades ; mais il put la racheter plus tard et n'en eut jamais d'autre pendant toute sa vie. Notre officier fribourgeois ne fut pas abandonné par ses amis ; il était d'ailleurs doué d'un caractère heureux et d'une grande fermeté dans le malheur, ce qui faisait rechercher sa société.

Nous avons déjà parlé des souffrances des prisonniers, nous ne reviendrons pas sur ce sujet, car il faudrait un volume entier pour décrire les affreux tourments qu'ils supportèrent pendant leur séjour

prolongé dans cette île. Cependant, toutes ces misères ne pouvaient pas éteindre entièrement la bonne humeur et la gaieté qui forment le fond du caractère des peuples gaulois. Un officier connaissait par cœur les principaux chefs-d'œuvres des auteurs classiques, il en apprenait les différents rôles à ses camarades qui formèrent une société dramatique. C'est ainsi que plusieurs pièces de Molière furent jouées par ces acteurs improvisés. Une citerne abandonnée formait la scène, et les costumes se composaient d'un assemblage de guenilles bizarres. Mais d'autres distractions vinrent occuper d'une manière plus soutenue l'attention de plusieurs prisonniers. Il y avait parmi les officiers des hommes fort instruits, qui avaient fait de bonnes études ; plusieurs sortaient de l'école polytechnique. Ils eurent l'heureuse idée de faire part de leurs connaissances à leurs camarades en donnant des cours. Un officier d'artillerie enseignait les mathématiques et la géométrie, d'autres l'histoire, la littérature. Ces leçons, déjà commencées à Palma, eurent un grand nombre d'auditeurs ; les murs de la caserne remplaçaient le tableau noir ; à Cabrera, les démonstrations se faisaient sur le sable du rivage. Von der Weid suivit ces leçons avec beaucoup d'assiduité ; grâce à une grande persévérance et à un travail soutenu, il fit de rapides progrès. Il nous arrive souvent de maudire les événements qui ont en définitive des résultats heureux sur notre destinée ; il en fut ainsi pour notre jeune officier. Ces années de captivité, si bien utilisées au point de vue de la culture intellectuelle, firent de lui un homme fort distingué. Les sciences exactes, très en honneur à cette époque, ne lui avaient pas été

enseignées au collège de Fribourg ; il les apprit à Cabrera. Il se livra aussi à l'étude de l'histoire et de la langue espagnole. Ce travail, en donnant un but à la vie des prisonniers, relevait leur moral et les arrachait ainsi à l'oisiveté d'une existence monotone.

Enfin, l'heure de la délivrance sonna pour les captifs. Le capitaine Midfort, qui commandait le brick anglais chargé de surveiller l'île, afin d'empêcher toute évasion, vint annoncer aux officiers qu'ils allaient passer en Angleterre, pour être les prisonniers de Sa Majesté britannique. Les soldats restèrent jusqu'en mai 1814, mais sur cinq mille hommes qui avaient été jetés dans l'île, deux mille seulement revirent leur patrie. Les autres avaient semé leurs ossements sur le rocher de Cabrera. En 1847, le prince de Joinville, commandant de l'escadre d'évolution, apprit que ces tristes débris, enterrés peu profond, vu la dureté du sol et le manque d'instruments, revenaient partout à la surface et gisaient sur le sol, exposés à toutes les insultes. Ils furent pieusement réunis par les ordres du prince, et enterrés dans une fosse commune surmontée d'un modeste monument<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir le « Tour du Monde », année 1890, p. 254 et suiv., avec des vues de Cabrera.

---